Les éditions Bruno Doucey publient une anthologie composée par Farideh Rava, avec une préface de Rima Abdul-Malak : *Iraniennes, 155 poétesses de notre temps*.

La poésie pour que la liberté et la vérité puissent avoir leur place dans une société, cadenassée par le régime des mollahs, qui fait tout pour les éteindre.

Mais une poésie qui n'est jamais seulement de circonstance, qui jamais n'amoindrit son désir de beauté au prétexte qu'il faudrait frapper, combattre, désigner les responsabilités.

Une poésie qui, en cela, n'est pas de témoignage, mais vient nous rejoindre, chacun, dans nos solitudes, dans nos greniers : la paix dans laquelle tu crois vivre est-elle ailleurs, ce que tes mots ont à vivre, en toi et hors de toi, ne se sont-ils pas assoupis en chemin ?

La parole de ces poétesses ne nous parle pas « que » de l'Iran, de la condition des femmes en théocratie, sous le joug d'une masculinité religieuse qui a une peur bleue de la femme, de son corps, de son désir, de son visage et de sa voix.

Elles donnent vie, chair, consistance à un grand pays, à une longue histoire : la poésie n'y est pas un genre littéraire parmi d'autres mais le souffle de vie qui porte le véritable Iran, que masquent, rêvent d'abolir les puissances en place.

On ne peut pas lire ces poétesses avec la calme assurance d'être soi-même protégé, de vivre dans un pays épargné par le malheur politique. Nous vivons, certes, dans un état de droit, mais nous le sentons tanguer de toutes parts. Et, surtout, la poésie, dans la France d'aujourd'hui est-elle encore ce grand souffle spirituel qui porte les consciences ? Avouons qu'il faudrait avoir la foi chevillée au corps et être d'un optimisme à toute épreuve pour l'affirmer. Non, la poésie, il faut en convenir, ne porte plus notre pays, notre peuple, et c'est sans doute, j'en suis intimement convaincu, la cause profonde de ses tourments actuels – et le plus vif de ses tourments, à son insu.

Ce que nous apportent ces poétesses iraniennes, c'est une énergie, un grand mouvement d'espérance. Et de beauté. Car ces femmes sont d'abord des poètes. De grands poètes. Qui croient au pouvoir émancipateur des mots. De l'éducation. Des livres lus, médités, incorporés.

Il est impossible de toutes les citer. Le travail de traduction, de présentation de Farideh Rava est remarquable. À hauteur de visage, de destin.

Bahareh Rezaii (née en 1977) :

« Pourquoi suis-je devenue poétesse
J'aurais aimé être Dieu
Pour que la poésie
Crée le monde »

Nayer Farzine (née en 1989) :

Ma patrie

« Les gouttes de sang
Je les suis l'une après l'autre
J'arrive à la frontière

Ma patrie est une belle femme
Dont les boutons de la robe
Sont tombés »

Sareh Dastaran (née en 1981)

« J'étais Abraham dans le feu
Et je ne savais rien du miracle
Je ne savais pas
Qu'un sourire peut changer le feu en roseraie

J'étais Ismaël qui attend le sacrifice
J'étais Moïse dans les flots du Nil
J'étais Joseph au fond du puits
Je ne savais rien du miracle
Je ne savais pas
Qu'un sourire peut sauver un être »

Ces poèmes, je les lis en pensant à l'œuvre d'Ingeborg Bachmann, qui s'en prend à ce qu'elle appelle la langue des escrocs – *die Gaunersprache* –, cette mauvaise langue qui glace le monde, fait mourir l'esprit.

C'est contre la mauvaise langue et ses pouvoirs de mort que se dresse toute poésie digne de ce nom. Cette langue qui fige, fait les poches, rétrécit les horizons, confisque les vies, dévitalise les élans existentiels.

Cette langue qui fait la guerre à l'humanité n'est pas l'apanage des dictatures et des tyrannies. Elle s'immisce partout. Gangrène les démocraties, les sociétés libres, leur socle d'idéaux.

La poésie est aux avant-postes du combat à mener contre cette langue maudite.

Ces poétesses iraniennes, je les lis avec la conviction que ce sont elles qui font l'histoire, qui tracent le sillon où l'histoire, inévitablement, viendra ou reviendra, un jour.

Ingeborg Bachmann a dit, en des vers inoubliables, cette confiance dans ce que *peut* la vérité. Cette vérité que la poésie a, chevillée, au corps :

« Ce qui est vrai ne jette pas de poudre aux yeux,
ce qui est vrai, sommeil et mort l'exigent de toi,
comme ancrés dans ta chair, chaque douleur portant conseil,
ce qui est vrai déplace la pierre de ta tombe.

Ce qui est vrai, même hors de portée, évanescent
dans le germe et la feuille, dans le lit pourri de la langue
une année et une autre année et tous les ans durant –
ce qui est vrai ne crée pas le temps, il le compense […]

Tu es prisonnier du monde, de chaînes encombré,
mais ce qui est vrai trace des fissures dans le mur.
tu veilles et guettes ce qui est juste dans l'obscurité,
tourné vers l'issue inconnue »

(*Toute personne qui tombe a des ailes. Poèmes 1942-1967*, traduction de François Rétif, Poésie/Gallimard, 2015, p. 323-325).

© Emmanuel Godo. Dernier ouvrage paru : *Dans le fleuve éternel* (Salvator).